

Pièce sans fenêtres à air conditionné. Les murs sont blancs avec une seule gravure représentant une scène de la vaccination antivariolique à Cuba en 1900. Moquette épaisse, où, en entrant j'ai enfoncé jusqu'aux chevilles. Je suis ici pour parler, mais on n'a pas l'air de m'y inviter volontiers. La parole n'est pas une chose dont les grands de ce monde aiment se dessaisir : ils préfèrent s'écouter qu'écouter.

Ils sont là tous les trois, muets, de l'autre côté d'une table ovale dont la largeur anormale symbolise toute la distance entre le Pouvoir et le simple citoyen. J'ai l'impression, qui me rajeunit sans me plaire, de passer un examen. L'ironie, c'est que ma carrière n'est pas en jeu et que je suis ici pour défendre l'intérêt général.

Me font face trois hommes. Des trois, je ne connais que Cresby. C'est un jeune homme chauve. „Il passe pour un génie”, dit ma deuxième femme, Anita, non sans aigreur, car elle a le sentiment qu'elle devrait être, elle aussi, conseillère du Président, au lieu d'être sa secrétaire.

Elle a raison. Le mot „compétent” devient presque péjoratif appliqué à Anita. Ses connaissances sont immenses, et derrière son beau front, ses superbes cheveux acajou et ses yeux verts, il y a un ordinateur miniaturisé qui fonctionne à un haut niveau d'efficacité.

Mon rapport confidentiel est là, sur l'énorme table entre les grosses pattes velues de Cresby. Il est en train de le feuilleter, à la fois pour me montrer qu'il ne l'a pas lu et pour me faire sentir son hostilité en me lanternant.

*/Robert Merle: Les hommes protégés/*